

## Préface d'[Hélène Mauler](#), traductrice

*Die Panne - La panne* : en allemand et en français, à un article et une majuscule près, le même mot désigne le même événement. Et voici que d'emblée le traducteur se sent pousser des ailes, rassuré par ce titre qui, bien qu'annonciateur d'imprévus, semble le mettre à l'abri de la panne... d'inspiration ! Peut-être en a-t-il été de même de l'auteur, puisque la « panne » lui a inspiré pas moins de trois textes successifs, variations sur un même scénario : une pièce radiophonique en 1955, une nouvelle en 1956 et une comédie en 1979. Si l'on compte aussi la traduction de la nouvelle par Armel Guerne, en 1958, et la présente traduction de la pièce radiophonique, nous sommes bel et bien en présence d'une panne... à répétition !

Au plan formel, les trois œuvres de Dürrenmatt sont évidemment différentes, puisque répondant chacune aux lois du genre dans lequel les inscrit l'auteur. Elles se distinguent aussi par le sort réservé à Alfredo Traps *in fine*. Mais elles ont en commun l'argument de fond : une panne, une banale panne de voiture, autrement dit une immobilisation forcée et inopinée, suspend brutalement le cours normal des choses et redessine non seulement les contours du présent, mais aussi ceux d'un passé dont a priori rien ne permettait de douter. S'amorce alors, dans cet interstice ménagé par l'aléa au creux d'une réalité au parcours tout tracé, et avec l'imprévisible coup de pouce de l'ivresse, une ample boucle discursive à la fois imparable et jubilatoire.

Théâtre que la vie, toute en recoins obscurs et en faux-semblants, semble nous dire Dürrenmatt au long de ce cheminement qui mène d'une panne de voiture à une condamnation à mort, sans autre point d'appui que le discours rhétorique et, pour le stimuler, quelques délices culinaires et autres crûs d'exception. Théâtre que les mots, capables des mêmes turpitudes que les actes, des mêmes artifices, pour tour à tour dissimuler et dévoiler. Théâtre enfin que la justice, « la plus cruelle des idées fixes au nom desquelles l'homme abat des hommes »<sup>\*</sup>, puisqu'un procès mené par un tribunal fantoche peut conduire un citoyen lambda à s'avouer coupable d'un crime qu'il n'a pas commis - rien que pour le frisson du geste enfin extraordinaire, enfin reconnu. Théâtre que tout cela, parodie, jeu.

Aux confins de la sincérité et de la mauvaise foi, de la maladresse et de la virtuosité, de l'ivresse et de la peur, c'est ce jeu vaste comme le monde, acrobatique et débridé comme la vie, qui tout à la fois donne au réel sa réalité et l'en dépouille. En forgeant de toutes pièces la culpabilité, il en fait une abstraction aussi proche de son contraire, l'innocence, que la justice est proche de l'injustice. Par là même, il donne à entendre, de part et d'autre de ce miroir tour à tour opaque et réfléchissant qu'est le langage, une sorte de discours sur le peu de réalité, ou sur le trop de réalité, c'est selon. Et en rebattant les cartes de la vraisemblance, en faisant comme si une simple panne, le temps d'une nuit d'ivresse, pouvait tenir lieu de destin, il montre combien les mots peuvent faire dire ce qu'ils veulent à la réalité dès lors que celle-ci marque, contrainte et forcée, un temps d'arrêt : si c'est bien le moteur du réel qui convoie les certitudes, au moindre hoquet de cette mécanique bien huilée, tout autre chose peut sans crier gare prendre le relais...

Extrait de *La panne*  
Friedrich Dürrenmatt  
éd. Zoë, 2010

---

<sup>\*</sup> « die grausamste der fixen Ideen, in deren Namen der Mensch Menschen schlachtet », in Friedrich Dürrenmatt, *Die Panne, ein Hörspiel und eine Komödie*, Diogenes, 1998, p. 65.